

# LA PROCESSION DE CHALANDE

## CONTE DE NOËL



Dans l'étroite rue du village transformée en une grande glissoire, des groupes d'ombres défilaient, à peine rendus distincts par les lueurs fauves qui tombaient de quelques fenêtres.

C'était le retour de la messe de minuit. Sur le verglas on entendait le cliquetis des crampons dont les gens des hauts coteaux avaient armé leurs épaisses chaussures. Par delà les étendues blanches de la grande vallée du Rhône, du sein des plateaux élevés comme du pied des monts profilés là-haut en plein ciel, les clochers villageois rivalisaient de zèle et d'allégresse à semer dans l'air immobile et glacé les infinis accents de leurs carillons. Dès que l'un se ralentissait ou faisait une pause, vite un nouveau entrant en scène, parti on ne sait d'où, interpellant les premiers d'une voix plus alerte ou plus grave. Puis tous se répondaient, s'interrompaient, précipitaient leurs notes en dévidant quelque mélodie allègre comme le *Bon roi Dagobert*, la *Chanson qui perd sa fin* ou *En passant par le Simplon* !

« À présent que l'heure du sommeil est passée, me dit l'aubergiste octogénaire, autant veiller jusqu'au matin ! Le gros chat ronronne ferme sur l'escabeau, c'est marque que le fourneau tire bien et que le pot de vin cuit, sucré et cannelé destiné à suivre celui-ci, doit être bon chaud. À son retour, sitôt

la « mesure » d'eau-de-vie versée aux pratiques, ma fille nous sortira une petite *cressin*<sup>1</sup>. Cela ne vous tenterait-il pas d'achever la nuit avec moi, vous qui aimez les vieilles histoires ?... »

\*\*\*   \*\*\*   \*\*\*

Ayant pris mon silence pour une réponse, il commença :

« Justement chaque fête de Noël m'en rappelle une. Elle se rattache aux origines de cette commune. Alors qu'il ne venait pas tant de nouvelles sur les papiers et que les gens avaient le temps de s'intéresser aux choses de leur endroit, on l'apprenait de bonne heure aux enfants. Aujourd'hui, je suis un des rares, le seul peut-être, qui la sache tout entière. Et, pourtant, la procession qui devrait rappeler ces faits a toujours lieu : vous pourrez la voir défiler à la fin de la messe d'aube.

« À votre santé ! » dit-il, en s'interrompant pour boire et pour réclamer la *cressin* annoncée. Puis il aborda le récit :

« Donc c'était du temps que le Rhône, au lieu de tirer droit le long des champagnes, rôdait à son caprice par la plaine, partagé en différents brins qui vagabondaient pour ne se rejoindre qu'à Martigny. Aux fortes chaleurs d'été, il arrivait même que l'on la voyait toute couverte d'eau jaune, la pauvre plaine !

« Or, ce village-ci, qu'on nommait Le Chesne, à cause des magnifiques arbres qui l'entouraient, formait déjà une seule paroisse avec celui d'en face, l'Abeyeur<sup>2</sup>, ainsi appelé parce que les débordements le maintenaient à demi cerné par les eaux.

---

<sup>1</sup> Galette au beurre.

<sup>2</sup> Abreuvoir.

L'église commune était à l'Abeyeur et ceux du Chesne y allaient à la messe sur un bachot retenu à une grosse corde tendue en travers du gros courant.

« Mais les Chesnois d'alors tenaient peu de compte de cet avantage qu'avaient les Abeyeins sur eux. De même que, du haut des amoncellements fertiles, le Chesne, tout environné de champs féconds et de prairies arborisées, narguait de loin le pauvre Abeyeur, submergé là-bas sur l'autre rive, par derrière les oseraies et les saules, ainsi le Chesnois, du haut de sa prospérité, toisait l'Abeyein d'un regard dédaigneux, sans s'apitoyer le moins du monde à propos de la misère, des fièvres et des autres fléaux qui le frappaient à coups redoublés.

« Aussi n'aurait-on jamais vu Chesnois épouser fille de l'Abeyeur. Tout au plus une fois – il y a de ça des centaines d'ans – un garçon du Chesne s'était-il épris d'une Abeyeine exceptionnellement jolie. Mais sa parenté, la jeunesse de son village, ses propres amis lui avaient fait un tel charivari que, renonçant à la fille, il alla prendre la robe noire et blanche au couvent de Chartreux de Géronde. Quant à elle, abandonnée de la jeunesse de son endroit qui ne sut pardonner à sa beauté d'avoir souri à un étranger, elle s'était résignée à vieillir seule, abandonnée.

« Car c'était en véritables étrangers qu'on se traitait. Chaque fois que le Chesne le plaisantait, l'Abeyeur aurait voulu lui rendre la pareille ; mais que peut bien l'être désarmé et mal nourri contre la fortune et la puissance ? Et force était aux vaincus de chercher leur refuge dans une résignation sournoise : « Laissons faire, répétaient-ils, le bon Dieu les punira ! »

« Une fois, les seigneurs de ces temps avaient même parlé de réunir les deux localités en une même commune. Les Chesnois avaient été unanimes à refuser. Et, comme à coups de raquette, on continua de se renvoyer les malédictions par dessus les eaux du fleuve : « Laissons faire, le bon Dieu les punira ! » concluaient les Abeyeins. « Il n'y a qu'à laisser faire, le bon Dieu punit toujours ceux qu'il veut ! » proclamaient avec insolence

les Chesnois qui, bien injustement, reprochaient à ces voisins de manquer de courage.

« En effet, c'était plutôt sur les Abeyeins que pleuvaient les châtements. Si tant est que châtement il y eût, on peut même dire que la Providence fut rude à leur égard.

« Une année les regains fauchés se trouvèrent un beau matin soulevés par les eaux déversées et sur cette mer grise, les fétus dansèrent jusqu'à Martigny. Les Chesnois ricanèrent.

« L'an suivant, les blés, les maïs et les chanvres furent superbes. On ne se voyait pas dans les champs, les plus grands disparaissaient parmi les épis et les hautes tiges. Un soir le Rhône submergea tout ; la riche moisson ne servit qu'à faire de la litière. Les Abeyeins gémirent et les Chesnois plaisantèrent.

« Le printemps suivant ayant été froid et pluvieux, la vigne se trouva gelée. Au bout de deux nuits désastreuses, les aigrettes fleuries des noyers et des châtaigniers, les pétales des pêcheurs jonchèrent les sentiers et les charrières. Bien abritées, les campagnes du Chesne n'eurent aucun mal. Cette fois les Chesnois s'ébaudirent en répétant : « C'est le cas de dire qu'il n'y a qu'à laisser faire ; le bon Dieu punit toujours ceux qu'il veut ! »

« Désespérés, les Abeyeins n'avaient même plus le cœur à la riposte. L'heure était plutôt, pour eux, de se demander si mieux ne vaudrait pas désertier ce sol si fertile en promesses et si ingrat en bienfaits. Puis, un vieillard ayant conclu que les champs ne se laissent pas emporter sur le dos, on s'arrêta à la résolution la plus grave qui soit possible avant la désespérance finale. Il fut décidé qu'il n'y aurait point de mariage en l'Abeyeur tant qu'on n'aurait pas traversé quatre années entières de prospérité. Et l'on redoubla d'efforts à lutter contre les caprices des eaux.

« En quelques jours, les Chesnois poussèrent autant de rires que les Abeyeins en avaient pu entendre depuis l'existence des deux villages. Et le pis est que, tout en les blâmant de cet

orgueil et de cette dureté, le curé semblait donner raison aux Chesnois. Chaque dimanche, au prône, il s'entêtait à rappeler la sentence évangélique : « Croissez et multipliez ! »

« Hélas ! le moyen de multiplier lorsque rien ne croît autour de soi, hormis l'onde envahissante d'un fleuve vagabond, que l'élément se joue du travail achevé et que le courage s'est usé devant l'indifférence lamentable du destin !

\*\*\* \*\*

« Il y avait ainsi nombreuses années qu'aucun enfant n'était né en l'Abeyeur. La population réduite s'enrichissait d'héritages, mais se surchargeait d'autre part de peines inutiles, lorsque certain mois de décembre survint qui fut le plus froid qu'on eût vu jamais. Des loups étaient signalés dans le pays, des ivrognes attardés étaient retrouvés gelés ou à demi dévorés, les sources tarissaient. Le Rhône lui-même, comme harassé sous le poids des glaçons qu'il transportait depuis la Saint-Éloi, sembla s'endormir sous ces tables de glace soudées entre elles, et fut pris sur presque tout son parcours. On put le traverser dans tous les sens.

« Cette année, disaient les Chesnois en se saluant, on pourra aller à la messe de minuit sans bachot... et surtout sans faire le grand tour du pont de pierre ! »

« Pourtant, deux jours avant Chalande<sup>3</sup>, l'air sembla plutôt se radoucir. La veille de la fête, par une agréable après-midi, les enfants qui n'étaient pas de communion partirent se confesser en troupe à l'Abeyeur. Ils passèrent le pont de glace, ainsi qu'on s'en était déjà fait une habitude. Puis les filles, auxquelles le curé avait conseillé de se retirer sans attendre les garçons, s'attardèrent tout exprès à glisser sur les eaux mortes autour des

---

<sup>3</sup> Noël.

oseraies. Et quand vinrent ces derniers, l'on partit ensemble du côté du Rhône, au beau milieu duquel on se mit à danser une monferrine en plaisantant les pauvres gens de l'Abeyeur.

« Le bacchanal qu'ils y firent devint bientôt tel, qu'aucun ne perçut les lents craquements qui se produisaient alentour. Lorsque leur attention s'éveilla il était trop tard : la grande plaque sur laquelle ils farandolaient ne semblait plus qu'une énorme roue dont les rayons se multipliaient autour d'eux. Et, presque aussitôt, ce fut un effondrement dont la sinistre détonation alla réveiller les échos voisins, accompagnée ou suivie de la clameur lugubre de quarante-deux enfants.

« Désormais l'Abeyeur n'avait plus rien à envier au Chesne. C'est ce que l'on parut comprendre tout à la fois des deux côtés du fleuve, car jamais messe de minuit ne fut plus solennelle que celle de cette année-là. Le « redoux » étant complet, le fleuve se remettait déjà à charrier ses glaçons désagrégés. Et comme le premier pont était à plus d'une heure de là, le curé, qui ne voulait pas priver les Chesnois de la solennité de minuit, s'était avisé de venir dire la messe sur la galerie d'une vieille maison voisine du fleuve. Il avait mis sa chasuble de deuil et deux Abeyeins l'escortaient munis de souches de *dailles* enduites de résine. Et l'on ne savait ce qu'il fallait admirer le plus de ces deux populations si longtemps divisées qui alignaient sur les deux grèves leurs ombres prosternées dans une même pensée de pénitence, ou bien de ce mystère divin chanté là-haut sur ce balcon rustique tout enguirlandé de grappes de maïs, éclairé de cierges fantastiques, et projetant ses lueurs inégales sur le fleuve triomphant, pressé d'emporter ses glaçons, comme autant de pierres tombales, à la suite des quarante-deux innocents qu'il venait d'engloutir.

« Puis, dès l'aube, une procession partie de l'Abeyeur faisait le contour du grand pont de pierre pour gagner le Chesne, où les braves Abeyeins furent l'objet du plus affectueux accueil. Dès ce jour on ne se contenta plus de former une seule paroisse, la réunion des deux communes fut décidée ainsi qu'une voie directe de rattachement par-dessus le fleuve. Et l'on

ne fit plus désormais qu'une grande famille pressée d'unir sa jeunesse pour combler l'épouvantable brèche ouverte de part et d'autre dans le cours des générations.

« Cette procession se fait encore à l'aurore de Noël. Regardez-la. Elle part de l'église... Voyez les voiles défiler parmi les maigres flocons qui dansent avant de toucher terre. Et voici l'étendard rouge, le prêtre en chape violette, les chantres, les enfants, les magistrats. »

---

Alors j'ouvris la fenêtre. Et, tandis que de plus en plus serrée, la neige tombait, tombait, les cloches de l'Abeyeur se mirent à carillonner. Puis, bientôt, afin de ne pas paraître moins matineuses, celles des autres bourgades des environs s'éveillèrent tour à tour, comme en sursaut, par delà les espaces qu'obscurcissait la danse de plus en plus touffue des flocons. Et à les voir tournoyer ainsi, pêle-mêle, autour des bâtiments et des arbres dépouillés, je me demandai si leur cadence désordonnée ne correspondait point à la confusion de ces airs variés, semés au loin par les clochers invisibles, dont la solennité du jour, de l'heure et de la paix évoquée surexcitait l'allégresse.

